

Alors que je rêvais des villes comme des forêts de poings, tendues vers le ciel, contendant le réel, l'heure a, semble-t-il, de nouveau sonné. Celle de la grande thérapie qui va voir arriver son cortège d'architectes, d'urbanistes, de sociologues et de politiques en blouse blanche penchés au chevet de la grande malade - la ville. Tous armés de concepts plus ou moins tutillants comme autant de justificatifs de l'amputation. "Rasent une barre ici... ou la gangène va gagner!"

Or, on peut s'inquiéter du fait que cette volonté de changer (ou soigner) les villes se trouve reformulée au moment où s'énonce avec de plus en plus de force un discours sécuritaire qui tend à transformer nos villes en espaces de surveillance et de contrainte. Déjà des lois, des procédures, des arrêtés, anti-jeunes, anti-vagabonds... Aujourd'hui, des interventions de l'Etat telles que Vigipirate, qui, de fait, sont devenues des facteurs de modification de nos villes. Que dire encore de cette volonté politique, alors qu'outre-Manche des groupes d'artistes, dont l'action et le combat ont pour centre une pratique différente de la ville comme espace de jeu et de liberté, viennent d'être classés par la CIA parmi les menaces terroristes (cf. le groupe "reclaim the street")?

Quel étrange penchant pousse les politiques à se débarrasser de la ville quand elle pose des problèmes politiques?

Ce qui est au cœur ici, c'est la représentation de cette chose que nous ne comprenons pas, n'en déplaise à ceux qui pensent pouvoir en dresser le constat de New York à Delhi. Espace de la contrainte. Outil de la réglementation et de l'équilibre social? Ou risque à courtir et lieu de l'invention politique et sociale? Sur quelle représentation de la ville (ou du problème) vont s'appuyer ces nouveaux projets de réhabilitation?

Le fait même de prétendre que la ville existe constitue un présupposé dangereux, le même qui fit naître les quartiers que l'on veut aujourd'hui détruire. Non, la ville telle qu'elle est pensée par les politiques et les urbanistes n'existe pas, trop vaste et trop complexe pour être appréhendée. Les représentations conventionnelles n'y suffisent pas.

Il semble aujourd'hui que pour penser la ville, les professionnels (tous confondus) soient encore obligés de prendre la position de légistes face au cadavre disséqué d'une question. Tentative partie par partie; la somme de ces études étant censée reconstituer l'objet scientifique granivole.

Mais la ville est une polyphonie, un chant complexe, parfois cacophonique, de représentation portée par chacun de ses habitants qu'il faut d'abord savoir ou apprendre à ECOUTER avant de l'harmoniser, de le mettre en scène. Pour transformer la ville sans reconduire la logique de tabula rasa, qui lit naître ce que l'on veut aujourd'hui détruire, il faudrait être susceptible de modifier l'harmonie de ces villes possibles. Vivre ensemble ne peut être un cadre à imposer à nos banlieues. Vouloir vivre ensemble serait vouloir écouter. Et alors qu'on essaie d'écouter ceux qui y vivent, on entend rarement dans leur bouche "rasez la!". Seule une lecture susceptible de prendre en compte l'ensemble de ces représentations, d'harmoniser cette polyphonie, serait à même de signifier, d'être la preuve en acte et en espace de notre volonté de vivre ensemble. Cette conception est l'opposé de la planification. C'est au lieu du trait du planificateur - celui qui lit naître ces cités, comme celui qui aujourd'hui veut les raser - la volonté d'établir de l'espace et de la ville à partir des germes présents. Avec ceux qui y vivent, inscrire l'histoire d'une expérience commune. C'est repenser l'action sur le tissu urbain, non comme un projet que l'on demanderait à la population de valider à grand frais de consultations menées du bout de la règle autour d'une maquette. C'est prendre en compte une poésie concrète.

Faire de la ville ou la modifier doit être avant tout une lutte contre la ville même et un réel insatisfaisant. Aujourd'hui la ville doit être moins le lieu de l'affirmation du politique que le lieu de sa réinvention. Faire de la ville en prenant en compte la parole de ceux qui y vivent, c'est continuer un combat indéfini, celui qui oppose la ville du cadastre à celles qui n'y figurent pas. Et voilà que se me remet à penser ces villes tendues vers le ciel.

SEANY CAMBOT

ALTERNATIVES À LA TABLE RASE

lundi : 18h à 19h30

mardi : 18h à 19h30

mercredi : 18h à 19h30

vendredi : 18h à 19h30

samedi : 18h à 19h30

dimanche : 10h à 12h 18h à 11h30

Moqaddis

Moqaddis



Chambre

Chambre



École

École



lundi : 8h à 12h, 13h à 16h30

mardi : 8h à 12h 13h à 16h30

mercredi : 8h à 12h

vendredi : 8h à 12h 13h à 15h30

ABDELRAÏM : Il partage ses journées entre trois lieux : la mosquée, l'école, sa chambre. Il parle des trois lieux qui le font aussi être : le Caire, les livres scolaires, les bandes dessinées, et des positions que leurs lectures impriment au corps.

Les Mères Mères de l'urgence

Projet : Seany Cambot, collaborateur Jason Meyraut, assistant Tomi Vulliamy
Encadrement et animation : Farid Lagardant, Coordination et avant-projet : Gilles Durugé
Production la Parole Écrite

LES MURS MÛRES DE L'ARGONNE
TROISIÈME TENTATIVE
D'APPLICATION
1999-2000

Orléans, l'Argonne, une cité, ceux qui y sont nés : des jeunes de quatorze à vingt ans, fils de l'immigration des années soixante-dix.

Des journaux qui décrivent le quartier, voitures brûlées et carreaux brisés.

Un travail de quatre mois avec les fils de la cité.

Neuf cartes, des affiches et une installation polyphonique pour dire le quartier de l'Argonne avec leurs yeux. Elles parlent d'anges, de Dieu, de guerre et d'enfermement.

À l'origine de notre venue dans ce quartier il y a un tag sur un transformateur EDF : "nique la police" puis, un maître en visite qui le lit, enfin une première idée d'EDF : recouvrir le graffiti d'une fresque réalisée par les "jeunes du quartier" (personne n'avait alors pensé à la possibilité de dynamiser les quatre barres HLM environnantes).

Un projet est né, accepté par EDF et l'association para municipale de quartier, l'ASELCO - demander à neuf garçons du clos Gauthier d'organiser leur représentation du quartier. Nous avons demandé à chacun de photographier son quartier, puis, ensemble, nous avons écrit, dessiné, discuté. Ils disaient qu'ils étaient tous, comme la majorité des habitants du quartier, originaires de trois villages autour de Casblancae. Sur de nombreuses photos, on retrouvait la mosquée, passage obligé de la journée, et le tapis de prière qui cinq fois par jour, dans tous les appartements de la cité, s'orientait vers la Mecque. L'idée qu'à heure fixe le rectangle sacré d'étouffe - dont originellement la composition et les motifs constituaient une représentation de l'univers - fasse pivoter l'ensemble de l'espace du quartier, pour les croyants, nous amena ; elle leur semblait naturelle. Ils nous parlèrent des complexes relations d'équivalence qu'entraînaient ces tapis à la Mecque et à la mosquée, comment le fait de poser ce tapis transformait le lieu en terre d'Islam. Ce qui devait être des cartes prit alors la forme de ces tapis qui, tous les jours à cinq reprises, réorientaient l'ensemble du quartier, contredisant son orientation par rapport à l'ensoleillement.

Des représentations du quartier, il en existait déjà : des articles sulfureux dans la presse locale où certains titres tentaient d'ériger la création automobile au rang de sport régional : "un/zéro pour l'Argonne". L'enjeu, ici, n'était pas de rétablir ou de dire la vérité de ce quartier, encore moins d'en réhabiliter l'image, mais de découvrir ce que les mots trop souvent nous cachent ; ce qui nous fait trop vite croire, à voir les représentations qui habituellement servent de base à l'action (étude sociologique ou urbanistique, statistiques...), que nous avons compris et cerné le problème. Il s'agissait d'articuler avec neuf personnes habituellement considérées comme un groupe, "les jeunes du quartier", neuf représentations personnelles d'un seul et même lieu, de réintroduire de la complexité dans la lecture d'un lieu. Il s'agissait enfin de s'appuyer sur une poésie concrète, partagée par la micro communauté de travail qui s'était formée pour opérer une modification visible dans le quartier, une sorte de folie pressant en compte neuf possibles d'un quartier comme autant d'éléments d'une gamme harmonique.

À tous nous avons demandé de photographier, d'écrire, de dessiner, de représenter leur "territoire". Comme à l'accoutumée dans ce type de travail, les premières réponses étaient décevantes, autant dictées par l'envie de paraître de bons garçons que par un jeu : "moi monsieur, mon territoire c'est l'école, le terrain de sport, le foot en salle". Une fois, trois fois, huit fois.

Puis arrive le tour de Saïd, Saïd a un chien. Pour le taquiner, je lui demande de représenter le territoire de son chien : "mais c'est le même que le mien, monsieur". Mais non, il ne va pas à l'école avec lui, ni au foot en salle - Non, mais sinon il va partout avec moi... sauf chez moi. Alors où dort-il ? - Chez un voisin. Pourquoi n'y entre-t-il pas chez toi ?

Et le cœur des neuf répondit : "mais à cause des anges monsieur". Nous restions stupéfaits. L'espace sacré du logement abritait aussi toute une angéologie domestique capable de faire monter les prières du croyant jusqu'à Dieu et qui prenait garde de ne pas franchir le seuil. "Et à l'extérieur de la maison ? Bien, le territoire des animaux impurs, les chiens". Nous regardions ces lieux désolés désertés par ces anges : cages d'escalier, espaces collectifs. L'année avançant, ils nous expliquèrent quels étaient, selon eux, les lieux de prédilection de ces anges : les points d'eau, les sources, les robinets...

Lors de la présentation publique dans les mètres carrés sociaux tenus à notre disposition au rez-de-chaussée d'un des immeubles, nous avons voulu les convoquer. La scénographie se composait, dans un cube noir couvert du vacarme des mots entrecroisés dans l'atelier et que nous avions tenté de saisir et d'interroger, de deux bassins troubles par un goutte à goutte dans lesquels se projetaient les tapis.

Le projet s'arrêta ici, la transformation du transformateur n'eut jamais lieu, un ensemble d'événements semblait s'opposer à la reconstruction de l'atelier.

STANTY CAMBOT

FARID : il vit dans le quartier depuis de nombreuses années et maintient y travaille comme animateur. Il décrit dans une sorte d'autoportrait ses lieux de vie, de travail qui se croisent et se chevauchent, les gens qui les peuplent, comme des enroulés où il est perpétuellement entouré par ses collègues, "les jeunes", sa famille. Un seul lieu possible lui permet de prendre du recul, de peser les choses, sa voiture qu'il prend parfois pour de longues dérivées, ailleurs.

Les Murs Mûres de l'Argonne

Projet : Mamy Cambot, collaborateur Aïson Moutard, assistant Tama Ville

Encadrement et animation : Farid Lagouanli. Coordinations et avant-projet : Gilles Durupt

Production la Parole Étrangère